



Les diasporas

Lisa Anteby-Yemini, William Berthomiere

► To cite this version:

Lisa Anteby-Yemini, William Berthomiere. Les diasporas. Géographes associés, 2005, 29, pp.27-33. halshs-00687677

HAL Id: halshs-00687677

<https://shs.hal.science/halshs-00687677>

Submitted on 13 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES DIASPORAS¹

Lisa ANTEBY-YEMINI et William BERTHOMIERE

Ils sont des mots qui sont utilisés à tort et à travers. Diaspora est l'un de ces mots. Surchargé de sens aussi bien que vidé de son sens, on parle aujourd'hui de « diasporas culturelles » (Cohen), de « diasporas de la peur » (Appadurai), de diasporas « virtuelles », etc. Cette contribution poursuit donc le but d'exercer la critique sur le concept de diaspora en explorant les multiples facettes qu'il offre à la recherche, comme le souligne cette brève approche épistémologique.

Le terme de diaspora plonge ses racines dans la langue grecque et repose sur la transcription du mot hébreu, *Galout*. Construit sur le verbe *speiro* (semer) et le préfixe *dia* (au-delà) du grec ancien, le terme réfère aux notions de migration et de colonisation. « *Initialement, le terme hébreu fait référence à l'implantation de populations juives en dehors de la Palestine après l'exil babylonien et a acquis progressivement un sens plus large en décrivant des populations installées en dehors de leurs terres ancestrales* » (Shuval, 2003).

Dans les sciences sociales, l'usage du terme de diaspora est récent. Avant les années 1980, seules quelques mentions du terme sont repérables. Selon Judith Shuval (2003), cette absence du terme provient du fait « *qu'avant les années soixante, les groupes immigrés devaient perdre leur identité ethnique et s'assimiler aux normes locales. Les groupes qui ne semblaient pas adopter ce modèle se voyaient refuser le droit d'entrée comme les Chinois au Canada, les "non-Whites" en Australie* ». Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, lorsque la théorie de l'assimilation et celles reposant sur la notion d'intégration ont montré leur faillibilité, le recours à la notion de diaspora s'est fait de plus en plus fréquent pour décrire des groupes migrants caractérisés par une identité ethnique et un sentiment communautaire fort (Bruneau, 1995; Shuval, 2003). La notion est cependant très rapidement remise en cause par des chercheurs comme Alain Médam (1993) ou James Clifford (1994) qui expriment leur désintérêt pour ce concept car il n'est en fait utilisé que pour décrire « des phénomènes migratoires caractérisés par la dispersion de populations originaires d'un espace national dans plusieurs pays récepteurs » (Dorai et al, 1998). Le désintérêt de ces auteurs a ainsi souligné en creux le souhait d'un effort de théorisation.

La question principale posée à la recherche académique était de comprendre en quoi la notion de diaspora revêtait une spécificité qui nécessitait son utilisation plutôt que celle d'autres concepts des sciences sociales. Pour caractériser ce temps de la recherche, le questionnement d'alors pourrait se résumer ainsi : existe-t-il un « di[a]spositif », une organisation spatiale et sociale si spécifique qu'elle caractériserait et différencierait les groupes migrants décrits sous le nom de diaspora, d'autres dispositifs migrants que la structure spatiale et sociale tend pourtant à rapprocher ?

¹ Ce texte est une version modifiée du texte *Di[a]spositif, décrire et comprendre les diasporas* publié dans l'ouvrage *Les diasporas : 2000 ans d'histoire* (2004) Lisa Anteby-Yemini, William Berthomière, Gabriel Sheffer, Rennes: PUR, 2005. Nous remercions les PUR pour leur aimable autorisation à la reproduction de ce texte.

Un besoin de théorisation

Le premier effort de théorisation a été réalisé, selon Gabriel Sheffer, dans l'article de J. A. Armstrong au sujet des « *Mobilized and proletarian diasporas* » publié dans *The American Political Sciences Review* en 1976 (Dorai et al., 1998). Gabriel Sheffer, lui-même, en soulignant dans son livre *Modern Diasporas in International Politics* (édité en 1986), l'erreur qu'était le maintien du concept de diaspora au seul groupe juif, - notamment parce que d'autres groupes "diasporiques" ont existé avant comme les Nabatéens, Phéniciens ou Assyriens et que des similitudes existaient entre la diaspora juive et les groupes grecs et chinois qui apparaissent en Europe dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle -, propose trois premiers critères pour une définition :

1. Le maintien et le développement d'une identité collective propre au sein du groupe "diasporisé" ;
2. L'existence d'une organisation interne distincte de celle existante dans le pays d'origine et dans le "pays d'accueil" ;
3. La présence de liens forts avec la "terre d'origine" (*homeland*) : contacts réels (par exemple l'existence de remises) ou symboliques comme dans le vœu répété: « L'an prochain à Jérusalem ».

Plus récemment, Robin Cohen (1997a) dans son ouvrage *Global diasporas : an Introduction* a poursuivi la critique sur le manque de théorisation dont font preuve les publications sur les diasporas et y suggère que le « modèle archétypal juif » peut constituer le socle de la réflexion même s'il ne peut être obligatoirement un modèle transposable.

William Safran, un des premiers auteurs à publier un article théorique dans la revue nord-américaine *Diaspora* éditée par Kachig Tölölyan, suggère à son tour que le terme de diaspora pourrait être considéré comme une « désignation métaphorique » applicable à diverses populations (expatriés, réfugiés politiques ...). Dans ses essais (en 1991 et 1999), Safran définit les diasporas comme des communautés de minorités expatriées :

1. Qui sont dispersées depuis un centre originel vers au moins deux espaces "périphériques" ;
2. Qui maintiennent une "mémoire" même mythique de la « terre d'origine » (*homeland*) ;
3. Qui ressentent qu'elles ne sont pas - et peut-être ne peuvent pas - être totalement acceptées dans leur pays d'accueil ;
4. Qui voient dans leur terre ancestrale un lieu de retour au moment opportun ;
5. Qui sont engagées dans le maintien ou la restauration de la « terre d'origine » (*homeland*), et;
6. Pour lesquelles la conscience et la solidarité du groupe sont fortement définies par les liens continus avec la « terre d'origine » (*homeland*).

Ainsi, pendant les années quatre-vingt-dix, plusieurs typologies ont été avancées pour comprendre et décrire les diasporas. Pour Alain Medam (1993), la typologie doit reposer sur le degré d'homogénéité (*cohesiveness*) et le dynamisme de l'organisation diasporique. Dans cette perspective, Medam différencie des « diasporas cristallisées » et des « diasporas « fluides ». Pour ce dernier type, il présente quelques cas de diasporas caractérisées par l'efficacité de leur structuration en réseaux transnationaux (par exemple, la diaspora chinoise). Pour un autre spécialiste de cette question, Michel Bruneau (1995), la typologie doit être basée sur le type d'organisation diasporique. Trois types principaux sont alors définis autour de pôles structurants: l'entrepreneuriat comme avec les diasporas chinoise ou libanaise, le religieux avec les exemples juif et grec et le politique pour les Palestiniens et les Tibétains.

En mentionnant les Palestiniens et les Tibétains, les auteurs comme Michel Bruneau ou Gabriel Sheffer ont clairement introduit la dimension politique qui était jusqu'alors sous valorisée dans la littérature de diaspora. Sept ans après la publication de son premier ouvrage sur le thème, Gabriel Sheffer (en 1993) propose alors d'opérer une distinction entre les diasporas : sans État, désignées sous le nom de *stateless diaspora* (comme les Palestiniens) et celles avec un État d'origine, définies en tant que *state-based diaspora*. Cette typologie a eu l'avantage de proposer une caractérisation des formes d'organisation sociale mais aussi de considérer leur fluidité au fil de l'histoire des groupes ethniques considérés: comme dans le cas des Juifs qui ont été successivement *statebased*, puis *stateless* et depuis 1948, à nouveau *state-based*. Robin Cohen (1997a), en réponse à ce point de vue "territorialiste", a proposé une typologie reposant sur quelques observations empiriques avec cinq types:

1. Les diasporas de victimes (ex. les populations africaine et arménienne) ;
2. Les diasporas de main-d'oeuvre (ex. indienne) ;
3. Les diasporas impériales (ex. britannique) ;
4. Les diasporas marchandes (ex. chinoise ou libanaise) ;
5. Et les diasporas culturelles avec le cas caraïbéen.

Ce dernier type de diaspora – la diaspora culturelle - construit sur le cas caraïbéen a connu une très forte expansion au cours des deux dernières décennies. La productivité qu'a suscitée cette forme diasporique provient du fait que les artisans de son développement ont été - et sont encore – des intellectuels et auteurs de renom de la Caraïbe. Le "discours" de diaspora dans cette dimension culturelle puise notamment sa source dans la littérature philosophique et a offert une large place à la notion d'hybridité employée par les auteurs post-modernistes pour signifier l'ouverture à une nouvelle lecture des dynamiques sociales sous l'angle du métissage et de la créolisation. Le cas de la Caraïbe française est en cela fort éclairant avec l'intégration de la notion de rhizome (forgée par Deleuze et Guattari, 1980) dans les travaux d'Edouard Glissant (Chivallon, 1997). Toujours dans ce champ d'analyses, un pas supplémentaire dans la réflexion a été réalisé avec le travail de James Clifford (1994) en termes de « *traveling cultures* » et avec la valeur ajoutée qu'a pu être le débat suscité autour de la publication de *The Black Atlantic* par Paul Gilroy (1993). En effet ces auteurs, comme également Homi Bhabha, Stuart Hall ou Arjun Appadurai, ajoutent une dimension plus métaphorique au terme de diaspora qui semble devenir synonyme pour eux des déracinements de la condition postmoderne et post-coloniale. Robin Cohen (1997a) a résumé cette période de recherche en soulignant que les « *diasporas are positioned somewhere between "nations-states" and "traveling cultures" in that they involve dwelling in a nation-state in a physical sense, but traveling in an astral or spiritual sense that falls outside the nation-state's space / time zone* ».

La recherche sur le thème se place donc dans un double mouvement où s'opèrent à la fois l'ouverture d'un champ culturel qui offre de nouvelles perspectives d'investigations et un resserrement autour de la relation au politique dans la dialectique « diaspora *versus* État-Nation ». Dans ce double mouvement, la notion d'État-Nation se résume alors, comme l'a souligné Paul Gilroy (1994), comme une notion politique qui clôt la dispersion puisqu'elle sous-entend *in fine*, d'un côté l'assimilation, de l'autre, le retour. Plus globalement, ces efforts de conceptualisation ont permis de donner une consistance scientifique au concept de *diaspora* même si les difficultés rencontrées dans sa délimitation ont pu aboutir à un recouvrement des notions proposées et mobilisées pour sa définition, vraisemblablement dû à l'émergence d'un discours théorique sur la globalisation.

L'inclusion du concept de diaspora dans les discours sur la globalisation et le transnationalisme

Les recherches menées au cours des années quatre-vingt-dix ont vu émerger les notions d'espace transnational, de communauté transnationale et de *nation unbound* dans la publication pionnière de Basch, Glick-Schiller et Szanton-Blanc (1994). Par cette contribution, ces trois chercheuses ont su synthétiser la convergence d'un faisceau de problématiques où les diasporas contemporaines sont alors perçues comme des « nations sans frontières » (*nations unbound*) qui recomposent le rapport au territoire. Établi en rupture avec une approche "classique" où l'État-Nation est défini dans les termes d'un peuple partageant une culture commune au sein d'un territoire aux limites finies (*bounded territory*), ce nouveau mode de penser le territoire (Ma Mung, 1997) et l'État-Nation définit une citoyenneté intégrant « *ceux qui vivent physiquement dispersés à l'intérieur des frontières de nombreux autres États mais qui participent socialement, politiquement, culturellement et souvent économiquement à l'État-Nation de leurs origines* » (Basch et al., 1994). Cette avancée dans la réflexion n'a pas été sans créer une certaine confusion. Selon James Clifford (1994), cette dernière provient vraisemblablement « *du désordre de termes descriptifs et interprétatifs qui se bousculent et convergent pour caractériser la zone de contacts entre nation, culture et région* ».

Dans le groupe des "spécialistes" des diasporas, la difficulté d'entreprendre l'articulation du lexique mobilisé s'est faite palpable notamment dans la "zone de contacts" entre diaspora et communauté transnationale. Dans les chapitres de conclusion des deux ouvrages de référence sur les diasporas publiés à la fin des années quatre-vingt-dix - *Global Diasporas* (Cohen, 1997) et *New Diasporas* (Van Hear, 1998) -, la notion de diaspora est inévitablement mêlée à celle de transnationalisme dans le contexte de la globalisation. Dans un article récent intitulé *Transnationalism, Globalization and Diasporas*, Paul Kennedy et Victor Roudometof (2001) ont souligné que malgré les importantes contributions opérées sur le thème au cours de la dernière décennie, la théorisation de « l'expérience transnationale » (et de ses liens avec la globalisation) reste inachevée. Même si tous les efforts fournis jusqu'à aujourd'hui composent l'infrastructure nécessaire à l'édification théorique de ces notions, il n'en demeure pas moins quelques difficultés de conceptualisation. Les diasporas conservent en effet l'image d'une forme sociale particulière nécessitant un espace propre de théorisation et, dans le même temps, la notion est progressivement décrite comme une "particularité" inscrite dans une forme sociale mondialisée que recouvrerait la notion de communauté transnationale. Ce constat confirme le défi théorique que comporte toute tentative visant à différencier les diasporas des communautés transnationales. Une hypothèse pourrait être qu'il n'y a aucune réelle différence entre les deux formes sociales comme pourrait le laisser penser Kachig Tölölyan lorsqu'il souligne que « *les diasporas sont les communautés modèles du moment transnational* » (Shuval, 2003) ou qu'il crée dès 1991, une revue nommée *Diaspora... A journal of transnational studies*.

Afin de clarifier ces recouvrements, un effort de définition a été fait par Nicholas Van Hear (1998) en suggérant que les diasporas se définissent sur trois critères minimaux :

1. « *la dispersion de la population depuis la terre d'origine dans deux ou plusieurs territoires ;*
2. *la persistance de la présence à l'étranger bien que l'exil ne soit pas nécessairement permanent puisque des mouvements entre la terre d'origine et de nouveaux pays de résidence peuvent se développer ;*
3. *l'existence d'échanges – sociaux, économiques, politiques ou culturels – entre et parmi les populations spatialement séparées composant la diaspora ».*

Parallèlement, il suggère que la notion de communauté transnationale est « *une notion plus inclusive qui englobe les diasporas mais aussi les populations qui sont contiguës – plutôt que dispersées – et qui ne*

franchissent qu'une seule frontière ». Nicholas Van Hear soulève également la question qui est de savoir si « *la formation de communautés transnationales et de diasporas est inévitablement concomitante de la migration* ? ». Plus globalement, la lecture de sa contribution est un soutien supplémentaire à l'idée que ces deux notions peuvent être considérées comme de simples descripteurs permettant l'analyse des questions d'identité et d'appartenance qui sont fortement convoquées dans ces travaux de recherche. Le récent manuel universitaire *Global Sociology* (2000), publié par Robin Cohen et Paul Kennedy a confirmé ce sentiment. Dans cet ouvrage, il est présenté un chapitre sur l'identité et l'appartenance au sein duquel un sous-chapitre est consacré au transnationalisme décrit par l'intermédiaire de trois exemples :

1. la ville cosmopolite,
2. les diasporas,
3. diaspora et *global business*.

Tout ceci contribue à éveiller l'attention des chercheurs sur le risque que comportent les inclusions multiples de la notion de diaspora (Cohen, 1997b).

Au final, tous ces éléments tendent à reléguer la notion de diaspora aux « migrants historiques », à conférer une valeur cardinale à la question du temps - comme Richard Marienstras (1989) et Alain Medam (1993) ont pu le proposer -, et à préférer la notion de communautés transnationales pour décrire des groupes migrants contemporains présentant une organisation multipolaire. Ce constat n'est cependant pas véritablement satisfaisant comme ne le sont pas plus les propositions faisant des diasporas, une notion relevant « *spécifiquement d'un mouvement - forcé ou volontaire - de personnes depuis un ou plusieurs États-nations et du transnationalisme, un phénomène qui serait plus englobant, fait de forces impersonnelles, principalement la globalisation et le capitalisme global* » (Brazier, 2003). Une fois encore, il convient de signaler toute la difficulté qu'est le souhait de couvrir avec une seule notion une pluralité de réalités humaines où la « conscience diasporique » garde une place cardinale. Comme l'a souligné James Clifford (1997), les différentes tentatives visant à offrir des définitions sont constructives mais elles affrontent inévitablement la difficulté qu'est l'inscription des recherches dans un « idéal-type de diaspora ».

Dans cette "période de confusion", trois points méthodologiques peuvent être proposés pour explorer au mieux la diversité des questionnements offerts par les diasporas. En premier lieu, il convient de rappeler qu'il est primordial de séparer ce qui relève du percept et du concept. En second lieu, et toujours pour dépasser le singulier, il est nécessaire d'élaborer une réelle infrastructure théorique (caractéristiques des groupes diasporiques, de leurs terres d'origine, des pays de résidence etc.) comme a pu le proposer Judith Shuval (2003). Et en dernier lieu, poursuivant les propositions de Nicholas Van Hear, il peut être utile pour qui veut explorer le concept de diaspora de s'attacher à répondre à une question : comment comprendre et caractériser le passage de groupe migrant à diaspora ? Cette perspective est d'autant plus stimulante qu'elle fait émerger des questionnements fondamentaux dans l'étude des diasporas que sont l'allégeance, l'engagement, la confiance, la solidarité ethnique ou la co-responsabilité morale et permet de mettre en évidence les spécificités des formes sociales observées. Afin de mettre en avant cette lecture de ce que par métaphore nous nommons *di[a]spositif*, il convient de suivre les propositions pionnières faites par Gabriel Sheffer (2003) en la matière.

Bibliographie

- BASCH Linda et al (Eds.), *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, Deteritorialized Nation-states*, New York, Gordon and Breach, 1994.
- BRAZIEL Jana et al (Eds.), *Theorizing diaspora. A reader*, Oxford, Blackwell, 2003.
- BRUNEAU Michel, *Diasporas*, Montpellier, GIP Reclus, 1995.
- CHIVALLON Christine, « De quelques préconstruits de la notion de diasporas à partir de l'exemple antillais », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 13, n°1, 1997.
- CLIFFORD James, « Diasporas », *Cultural Anthropology*, vol. 9, n°3, 1994.
- CLIFFORD James, *Routes: travel and translation in the late twentieth century*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- COHEN Robin, *Global Diasporas: An introduction*, London, UCL Press, 1997a.
- COHEN Robin, « Diasporas, the Nation-State and Globalization » in Wang Gungwu (Ed.), *Global History and Migrations*, Boulder, Westview Press, 1997b.
- COHEN Robin, KENNEDY Paul, *Global Sociology*, London, Macmillan, 2000.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit, 1980.
- DORAÏ Mohamed et al, « La circulation migratoire », *Migrations Études*, n°84, déc. 1998.
- GILROY Paul, 1993, *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*, Cambridge: Harvard University Press.
- GILROY Paul, « Diaspora », *Paragraph*, vol. 17, n°1, 1994.
- KENNEDY Paul, ROUDOMETOF Victor, « Communities across borders under globalising conditions: New immigrants and transnational cultures », *Working Paper from Transnational Communities* (n°WPTC-01-17), 2001.
- MA MUNG Emmanuel, « Groundlessness and Utopia, the Chinese Diaspora and the Territory » in E. Sinn (Ed.), *The Last Half Century of Chinese Overseas*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 1997.
- MARIENTRAS Richard, « On the Notion of Diaspora » in G. Chaliand (Ed.), *Minority Peoples in the Age of Nation-States*, London, Pluto Press, 1989.
- MEDAM Alain, « Diaspora / Diasporas. Archétype et typologie », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 9, n°1, 1993.
- SAFRAN William, « Diasporas in Modern Societies: Myths of Homeland and return », *Diasporas*, vol 1, n°1, 1991.
- SAFRAN William, « Comparing Diasporas: A review essay », *Diasporas*, vol. 9, n°3, 1999.
- SHEFFER Gabriel, *Modern Diasporas in International Politics*, New York, Saint Martin Press, 1986.
- SHEFFER Gabriel, « Wither the study of diasporas? Some theoretical, definitional, analytical and comparative considerations » in G. Prévélakis, *Networks of diasporas*, Paris / Nicosia, L'Harmattan / Kykem, 1993.
- SHEFFER Gabriel, « From diasporas to migrants, from migrants to diasporas », in Rainer Münz and Rainer Ohliger, *Diasporas and Ethnic Migrants: Germany, Israel and Russia in Comparative Perspective*, London, Frank Cass, 2003.
- SHUVAL Judith T., « The dynamics of Diaspora: Theoretical implications of ambiguous concepts », in Rainer Münz and Rainer Ohliger, *Diasporas and Ethnic Migrants: Germany, Israel and Russia in Comparative Perspective*, London, Frank Cass, 2003.
- VAN HEAR Nicholas, *New Diasporas: The mass exodus, dispersal and regrouping of migrant communities*, London, UCL Press, 1998.